

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

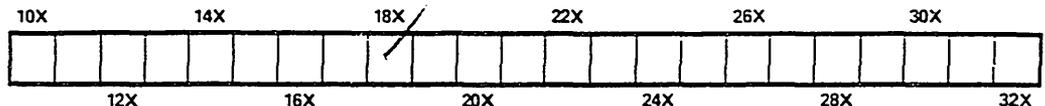
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [229] - 260 p.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.



LES

Annales Teresiennes

PUBLICATION MENSUELLE

VIII^e ANNÉE 5^ome LIVRAISON

AVRIL 1894.



MONTREAL.

J. M. VALOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

1626, RUE NOTRE-DAME, 1626.

LES ANNALES TERESIENNES

8^{me} ANNÉE

AVRIL 1894

8^{me} LIVRAISON

SOMMAIRE

VISITE DE M. LE JUGE ROUTHIER — DISCOURS — ÉCHOS DE L'ACADÉMIE — REPONSE A M. J. B. PROULX — PÉTITE CHRONIQUE — POESIE — NOTES DU MOIS — PREMIERS DE SEMAINE.

~~~~~ Visite de M. le juge Routhier.

Le 15 avril, c'était fête au collège. Nous avons la visite de M. le juge Routhier, qui n'était pas revenu à Sainte-Thérèse depuis l'inauguration du nouveau séminaire. M. le juge était accompagné de Madame Routhier.

Dans la soirée, il y eut fête littéraire. Comme hommage à M. Routhier, les académiciens lui présentèrent quelques fleurs de poésie et d'éloquence extraites de ses œuvres.

Voici le programme de la séance :

Ouverture : fanfare

Introduction, par le président de l'Académie

A. M. le Juge Routhier (*Envoi*)

J. Drouin

L'Église, guide de la société,

Fragment de discours

(A. Nantel)

Au Colisée, *poésie*

(V. Léonard)

Résurrection de la patrie,

Fragment de discours

(A. Fauteux)

La nuit, *poésie*

(A. Ethier)

- Orchestre "Enchantement" Aermam
 La douleur, *Fragment de discours* (J. Verschelden)
 Dans les montagnes, *poésie* (B. Gaudet)
 La mission de Christophe Colomb, *Fragment de discours* (J. H. Morin)
 Le Verbe, *poésie* (E. Lauzon)
 Orchestre, "Pizzicato" Strauss
- AU DÉSERT (*Impressions de voyage*)
 L'aspect du désert (J. Mignault) — L'Arabe (H. Longpré) — L'ouragan (A. Julien) — La mort du chameau (C. Chaumont)
 A la mémoire de mon père, *Poésie* (A. Bélair)
 Chant national (Orphéon) Paroles de M. Routhier, musique de M. Calixa Lavallée.
 Finale : fanfare

Le président de l'Académie ouvrit la séance par les paroles suivantes :

M. le Supérieur,

Il y quelque trente six ans, un jeune téréisien disait adieu à notre séminaire. Au terme de solides et brillantes études, après avoir, huit années durant, fourbi ses armes par une constante application, il affrontait les grandes luttes de la vie réelle.

Nulle fortune, nulle protection ne lui aplanissait les routes de l'avenir, et pourtant riche d'espérance, riche surtout de volonté et de vertu, il avait la clef qui ouvre les portes du succès.

Il embrassa la carrière du droit. Dès ses débuts, il sut affirmer sa foi de chrétien et forcer au respect de ses convictions ceux qui l'entouraient. Pendant qu'en même temps il livre au barreau ses éloquents plaidoiries, il révèle son talent d'écrivain et prend place dans le monde littéraire. Intransigeant avec l'erreur, comme Louis Veillot, il dirige ses premiers coups sur le libéralisme, et plus d'un adversaire se rappelle les traits acérés que savait décocher sa plume.

De bonne heure ses succès au barreau l'appellent à la magistrature. Il y garde le culte des lettres, et demeure fidèle à l'éloquence et à la poésie. Et le beau talent

qu'il possède, il le consacre sans réserve à servir les nobles et grandes causes que tout canadien doit unir dans son affection et son dévouement : la religion et la patrie. Son éloquence n'éclate que pour le triomphe de la vérité ; au souffle de sa parole, nous aimons davantage notre cher Canada et notre mère la Sainte Eglise. Et comme nous le disait l'an passé, en cette même salle un autre térésien, l'Honorable Ministre des Travaux Publics à Québec : " Quand il monte à la chaire du professeur ou à tribune du conférencier pour parler religion, patrie, splendeurs du droit chrétien, il fait entendre des accents qui nous mettent en mémoire les mouvements de la plus haute éloquence, ancienne ou moderne."

Le collégien d'autrefois est donc devenu l'orateur et le poète que nous admirons. Il a été voyageur aussi. Mais à la différence de tant d'autres qui n'emportent qu'un vague souvenir des choses entrevues, ce voyageur veut faire partager à de nombreux lecteurs tout le profit et le plaisir dont il a joui lui-même le premier.

Et quel que soit le sujet de ses livres, c'est toujours le même souffle religieux qui l'inspire, " et ce sera l'honneur de sa plume," ajoute l'un de ses biographes, " d'avoir tracé à travers toutes ses œuvres, un acte de Foi."

Ai-je besoin, Messieurs, de prononcer le nom de ce térésien ? Ai-je besoin surtout de vous dire avec quelle joie et quelle reconnaissance, nous accueillons sa présence au foyer de l'Alma Mater ?

Nous sommes heureux de saluer en lui un frère aîné, et ce n'est pas sans un légitime orgueil, que nous voyons rejaillir sur nous comme un rayon de sa gloire.

J'ai parlé de reconnaissance. Eh ! quel autre sentiment pourrions-nous éprouver, en retour de ces heures délicieuses que nous a procurées la lecture de ses œuvres, en retour de ces nobles jouissances de l'esprit que nous y avons goûtées ? Reconnaissants, nous le sommes surtout et nous devons l'être pour la grande leçon qui se détache pour nous de cette vie : leçon de travail, travail constant, opiniâtre, qu'animent la foi et la science,

travail uniquement appliqué au triomphe de tout ce qui est vrai et beau.

Cette leçon nous sera un stimulant généreux. Plus d'un parmi nous, je l'espère et le désire, aura la noble ambition de marcher sur des traces aussi glorieuses, et si nous n'avons pas la gloire de monter aussi haut que notre frère aîné nous aurons du moins la satisfaction d'y aspirer.

Monsieur le Juge,

J'ai salué en vous le voyageur dont les récits nous ont instruits et charmés. Mais, je ne dirais pas toute ma pensée si je n'ajoutais que de tous vos voyages, le plus intéressant pour nous est celui qui vous ramène en ce moment au foyer de l'*Alma Mater*, celui qui nous permet de saluer un térésien illustre, de jouir de sa présence, de voir de nos yeux, d'entendre de nos oreilles, l'orateur dont la parole, encore qu'elle nous arrivât à travers les pages muettes d'un livre, nous faisait frémir d'enthousiasme.

A cette bonne fortune, il vient s'en joindre une autre, celle de voir à vos côtés la noble compagne de votre vie, la zélatrice de tant de bonnes œuvres.

A Madame Routhier nous offrons l'hommage de notre respect ; et puisqu'elle touche de si près à la famille térésienne, nous sommes presque tentés de lui offrir une part de l'affection que nous devons à celui que l'*Alma Mater* honore comme l'un de ses glorieux enfants.

Puis, J. Drouin lut comme envoi le quatrain suivant :

*Abeille aux ailes d'or, abeille voyageuse,
A travers tous les champs de la terre et du ciel,
Pour fêter ton retour, dans la ruche joyeuse
Pouvons-nous mieux t'offrir qu'un rayon de ton miel ?*

A la fin de la séance, M. Routhier prit la parole et prononça le discours suivant :

M. le Supérieur,

Messieurs les Elèves,

Deux sentiments bien doux remplissent en ce moment

mon cœur. Le premier est le bonheur de me retrouver au milieu de vous, dans cette maison où j'ai passé huit années de mon enfance.

Quand on vieillit, on se rattache au passé avec toutes les fibres du cœur, comme un naufragé s'accroche aux branches du rivage pour résister au courant qui l'entraîne; et l'on éprouve alors l'illusion qu'on remonte le courant, c'est-à-dire qu'on rajeunit. C'est une sensation des plus agréables.

A ce premier sentiment s'en ajoute un autre. J'aime rencontrer la jeunesse des collèges et des universités, et il me plaît de lui adresser la parole, de lui donner des conseils, de lui offrir les fruits de mon expérience dans ce monde, où elle aura bientôt un rôle à jouer. Je m'intéresse tant à son avenir, qui est dans une large mesure, l'avenir de la nation elle-même !

Il est vrai que ma joie est tempérée par un regret — celui de n'avoir pas mieux profité du temps que j'ai passé sur ces bancs où vous êtes — mais je m'imagine réparer un peu ma faute en vous engageant à faire mieux que moi.

Puis-je maintenant féliciter messieurs les Académiciens pour le succès de cette soirée? La question est délicate. Tout ce qu'ils ont dit étant tiré de mes œuvres, j'aurais l'air de me féliciter moi-même. Cependant on me permettra bien de dire qu'ils m'ont très bien interprété, et que je leur dois de la reconnaissance pour avoir ainsi travaillé à ma gloire. Ils m'ont fait un lit de lauriers sur lequel j'aimerais bien me reposer. Mais vous ne voulez pas que je me repose, et après avoir entendu ma parole écrite, vous voulez encore entendre ma parole parlée. Je crains bien que la première ne fasse tort à la seconde.

Enfin, de quoi vous entretiendrai-je, si ce n'est de la nécessité de la science et du travail?

Avez-vous-jamais remarqué, Messieurs, que la première création de Dieu, pour faire sortir le monde du chaos, a été la lumière? Avez-vous jamais réfléchi que sa première parole, dans le grand œuvre des six jours, a été: "que la lumière soit! et vous êtes-vous jamais

demandé pourquoi le Créateur des mondes avait ainsi commencé ?

C'est que la lumière est la grande force de fécondation et de génération des êtres ; c'est qu'elle était nécessaire à la formation et au développement des œuvres qui allaient suivre.

La lumière est la grande artiste qui a le plus travaillé, sous la direction et selon les lois de Dieu, à la réalisation du plan créateur, et c'est encore elle qui féconde, développe et conserve dans le monde d'innombrables créations.

Eh ! bien, Messieurs, l'homme a plus besoin de lumière que tous les autres êtres, et comme il est composé d'un corps et d'un esprit, il faut à son corps la lumière physique, et à son esprit la lumière intellectuelle, c'est-à-dire la science.

Ce n'est pas de la première mais de la seconde que je veux vous parler.

Il y a quelques jours, j'examinais quelques fleurs naissantes dans une jardinière suspendue à ma fenêtre. Frêles et délicates, elles étaient toutes inclinées vers la croisée. Qu'y cherchaient-elles donc ? De la chaleur. Non, car il faisait plus chaud à l'intérieur qu'au dehors. C'est vers la lumière qu'elles s'élançaient, comme si elles avaient compris que le soleil seul pouvait leur donner la sève, la force, la couleur et le parfum.

Eh ! bien, Messieurs les élèves, vous ressemblez à ces fleurs naissantes, et comme elles vous avez besoin de lumière pour vous développer, c'est-à-dire de science. Or le soleil des intelligences, c'est le Christ, le Docteur par excellence, et c'est à la lumière de ses rayons que vous produirez des parfums, c'est-à-dire des vertus, et des fruits, c'est-à-dire des œuvres,

Mais entre les fleurs et vous il y a une différence remarquable. Les fleurs se tournent d'elles-mêmes vers le soleil, tandis que les créatures humaines s'en détournent plutôt, et qu'il faut une pression plus ou moins forte pour les y incliner.

C'est la mission de vos professeurs de vous imprime

cette direction. Ne faites pas trop de résistance, et n'allez pas rendre inutiles leurs efforts et leur dévouement.

Au reste ce n'est pas tout d'obéir à une sage direction ; il faut en outre travailler, travailler beaucoup, travailler toujours.

La science est une montagne à gravir dont la cime se perd dans les cieux, et que nous n'atteindrons jamais. Mais c'est la destinée humaine de s'élever de plus en plus haut vers ces sommets inaccessibles.

Un grand génie dont les immenses travaux ont peuplé l'Italie de chefs-d'œuvres, Michel-Ange, a représenté cette destinée en quelques coups de pinceau à la voûte de la chapelle Sixtine. Dans un coin lumineux d'un ciel, ailleurs chargé de nuages, il a peint Jéhovah s'enfuyant de la terre où il vient de condamner l'homme aux travaux forcés à perpétuité, et, sur une lande déserte, Adam debout, triste et résigné au pied d'une haute montagne qu'un geste de Dieu lui indique, comme pour lui dire : " Gravis maintenant, si tu veux te rapprocher de moi ! "

Voilà, Messieurs, le tableau vrai de notre destinée en ce monde.

C'est une ascension rude et pénible qui exige du courage, de la persévérance, des efforts incessants. Mais ces labeurs ont leur récompense ; car à mesure que l'homme s'élève, il voit s'élargir ses horizons, il respire un air plus pur, et la lumière qui l'entourne grandit sans cesse.

Certes, la route est parfois incertaine, pleine d'obstacles et surtout aride. Souvent l'homme y souffre de ne pouvoir trouver une eau pure pour étancher sa soif ; mais ce ne sont que des épreuves passagères, et les hommes de bonne volonté savent où ils trouveront des guides sûrs qui leurs indiqueront des sources d'eau limpide.

Quand l'Arabe chemine à travers le désert sous un soleil de plomb, il ne peut regarder le ciel parce que le ciel est en feu ; il se penche vers la terre afin qu'un pli de son turban jette un peu d'ombre sur ses yeux. Mais soudain il voit se dessiner devant ses pas l'ombre que projette un aigle planant dans les hauteurs ; suivant une

croissance qu'il tient de ses ancêtres, il s'arrête alors, il creuse laborieusement le sable à l'endroit que l'aigle a ombragé, et il y trouve de l'eau.

Dans l'ascension que je vous ai décrite vers les sommets de la science nous ressemblons à cet Arabe, Messieurs, et nous sommes dévorés par une soif de vérité et d'idéal. Le soleil des esprits, c'est-à-dire Dieu, ne peut nous montrer sa face ; car nous ne pourrions pas plus que Moïse supporter sa vue. Mais dans les hauteurs de l'idéal planent des aigles qui projettent des ombres sur la terre où sont fixés nos regards, et si nous creusons le sol qu'il ont ombragé nous y trouvons un peu d'eau pour étancher notre soif.

Mais quels sont ces aigles, Messieurs, qui indiquent des sources d'eau pure aux voyageurs de cette vie ? Sont-ce tous les grands génies tous les esprits supérieurs qui ont illustré l'humanité, et laissé derrière eux des œuvres plus ou moins remarquables ? Non, Messieurs, il faut choisir parmi les génies et les grands hommes ; car il y a les génies du mal, comme il y a les génies du bien, et ceux-là vous conduiraient à des sources empoisonnées. D'autres ne brillent qu'un instant de reflets empruntés.

J'ai lu quelque part qu'un enfant fut ravi, un beau soir, de voir flotter au fond d'un puits des étoiles radieuses. Elles scintillaient sur la surface liquide comme autant de diamants.

L'enfant les contempla longtemps ; il s'en éprit, comme une femme s'éprend des pierres précieuses, et ce fut avec chagrin qu'il leur dit bonsoir.

Le lendemain matin, au soleil levé, il n'eut rien de plus pressé que de courir à la margelle du puits pour revoir ses chères étoiles. Hélas ! Elles avaient disparu, et l'enfant revint à la maison et raconta à sa mère en pleurant que les étoiles s'étaient noyées.

Messieurs, un désenchantement du même genre vous attend dans le monde.

Vous y verrez bien des étoiles dont les rayons vous sembleront célestes tandis qu'ils ne sont en réalité que des reflets.

Ce sera un orateur brillant, un poète inspiré, dont les accents vous séduiront; ce sera une théorie nouvelle dont le clinquant aura l'éclat de l'or.

A ces divers objets de votre admiration votre imagination prêtera des qualités des vertus, des rayons lumineux qu'ils n'ont pas, et vous vous passionnerez pour de simples reflets croyant qu'ils sont des soleils.

Mais un beau matin il fera jour dans votre esprit, et quand votre regard cherchera vos astres favoris, ils auront disparu; ils se seront noyés.

Et remarquez bien que souvent ce sera un vrai naufrage d'étoiles. Tel astre qui vous éclairait était vraiment un génie; mais un image a passé dans son ciel, une vague d'erreur monstrueuse l'a submergé, et la nuit, s'est faite autour de lui.

Cette aventure est inévitable dans le voyage de la vie, et vous devrez non seulement vous y attendre, mais vous y préparer, afin de ne pas sombrer avec vos étoiles.

Mais comment donc, me demanderez-vous, pourrions-nous distinguer les vraies étoiles, des fausses, les bons génies, des mauvais?

Messieurs, rien n'est plus facile pour des chrétiens. Je vous l'ai dit, le soleil des intelligences, c'est le Christ; et dès lors tous les astres qui gravitent autour de ce soleil reflètent la vraie lumière dont l'homme a besoin.

Ceci m'amène tout naturellement à vous dire quelques mots — mais quelques mots seulement — de la fausse science et de l'enseignement laïque, tel qu'inauguré en France, c'est-à-dire de l'enseignement sans Dieu. Car, au fond, quand on se plaint de l'enseignement clérical, et quand on veut chasser le prêtre de l'école, c'est la religion qu'on veut exclure de l'éducation.

Eh! bien, Messieurs, la France a fait l'expérience de cet enseignement sans Dieu, et nous pouvons maintenant juger l'arbre à ses fruits.

Dans la littérature, il a enfanté les Décadents et Pessimistes, — les Décadents qui déshonorent la langue française et sont les dignes représentants de la dégénérescence nationale — les Pessimistes qui corrompent les

esprits et les cœurs, leur font perdre toute croyance, et les acheminent vers le désespoir et le suicide.

Dans la philosophie il a produit des utopistes et des rêveurs.

Dans la vie sociale et politique il a engendré les anarchistes.

Tel est le bilan de vingt-cinq ans d'enseignement sans religion ; et il serait pire, s'il n'avait pas eu la concurrence de l'enseignement libre organisé et soutenu par les catholiques à force de sacrifices.

La décadence littéraire et la guerre sociale ont ouvert les yeux des plus aveugles, et ont produit parmi les esprits éclairés une réaction salutaire. Une nouvelle école vient de naître en France, dont les adeptes s'appellent Néo-Christiens. Ils reconnaissent que la société est perdue, si elle ne revient pas au Décalogue et à l'Évangile. Ce n'est qu'un premier pas, car ils interprètent l'Évangile à leur façon, qui n'est pas la bonne.

Mais enfin c'est une réaction religieuse, et Jules Simon — l'un des plus coupables — s'en faisait l'écho l'autre jour, lorsqu'il déclarait qu'il fallait en revenir à Dieu.

Le sort de la France est une leçon pour nous, et nous ne répudierons pas l'enseignement qu'elle nous a légué aux époques de sa grandeur et de sa gloire. Sans doute, quelques réformes sont à désirer ; mais réformons, sans révolutionner ; réformons avec notre clergé et par notre clergé.

Car, en définitive, c'est encore lui qui pourra le mieux réussir à nous faire des hommes, des hommes instruits et vertueux, des hommes savants et honnêtes qui feront l'honneur de notre race et la gloire de notre patrie.

LES IMPRESSIONS D'UNE VISITE,

(*Echos de l'Académie*)

Nous l'avons vu et entendu ce collégien d'autrefois, ce frère aîné, nous apparaissant dans sa triple gloire de légiste, de poète et d'orateur. M. Routhier était doucement heureux de se retrouver au foyer de l'*Alma*

Mater : heureux de se rappeler les jours fortunés de son séminaire, de revivre, un moment du passé ; heureux aussi d'adresser des paroles d'encouragement et d'affectueux conseils à la jeunesse térésienne.

Avec quel intérêt nous écoutâmes sa savante improvisation sur la fausse et vraie science, ses exhortations pressantes au travail ! Ai-je besoin d'ajouter que ses paroles sans tombées eu une bonne terre ?

Dans cette improvisation, deux grandes et belles idées m'ont vivement frappé : les vains résultats, les fruits amers de la science sans Dieu, et la destinée de l'homme ici-bas qui est le travail. Mais est-il plus frappant exemple de l'homme laborieux que M. le Juge Routhier lui-même ? Sous ce rapport, sa visite a mieux parlé que vingt longs discours. Oui, nous l'avons vu ce travailleur infatigable et nous l'avons admiré, nous avons admiré ce noble front creusé de rides profondes, cette éloquente bouche qui ne sait que bien dire.

Les yeux fixés sur ce modèle, et sous le regard de Dieu, ayant toujours à l'esprit ces consolantes paroles "*omnia possum in eo qui me confortât* ;" nous travaillerons plus courageusement...

JOS. ARTHUR GEOFFRION.

Je m'imaginai que ce poète, cet orateur dont nous avions attendu la visite avec tant d'impatience ne devait pas être un homme comme les autres. Aussi étais-je anxieux de le voir.

Je le vis d'abord, lorsqu'il vint à l'entrée de notre cour, lorsqu'il traversa notre bocage pour rappeler là ses souvenirs d'antan, pour goûter sans doute les douces illusions des heures passées à l'ombre de ces érables. Je remarquai sur sa figure des rides profondes, attestant les longues veilles et les fatigants labeurs. Là je vis bien qu'il n'était pas un homme comme tant d'autres. Je lus sur sa figure qu'il appartenait à cette rare mais vaillante phalange qui a brisé avec la devise de notre siècle "*Des plaisirs et du bien-être*" ! pour prendre cette autre forte et courageuse devise : "*Labor improbus omnia vincit.*"

Le soir, Je le revis tout à mon aise. Je fus séduit par son éloquence imagée ; ému par sa parole chaude, convaincue, entraînant, fruit d'une foi invincible. Et je me suis dit. Qu'il est peu semblable à la plupart de nos parleurs !

J. ALFRED NANTEL.

J'ai lu plusieurs ouvrages de M. le Juge Routhier. J'ai eu la bonne fortune de l'entendre parler. — Comme mes confrères, j'ai admiré la noblesse et l'élévation de ses idées et de ses sentiments, la richesse et la variété de son style. J'ai apprécié surtout l'esprit éminemment religieux qui caractérise ses écrits. Pas le moindre ouvrage qui ne contienne d'exquis sentiments de religion ou qui ne dénote une science religieuse très étendue. On disait que M. le Juge s'est appliqué à l'étude de la théologie comme à celles du droit et de la littérature. Et nul doute que c'est à cette science que M. Routhier doit les précieuses qualités qui font de lui l'un de nos premiers écrivains. Dieu est le soleil des intelligences, l'unique source d'où jaillissent la lumière qui éclaire l'entendement, la chaleur qui vivifie l'âme. Et plus on s'en rapproche, de ce foyer, plus l'esprit est illuminé et le cœur rechauffé.

L'étude des vérités catholiques est donc nécessaire. Eh bien ! sachons mieux mettre en pratique les pressantes exhortations de notre dévoué Mentor à nous acquérir un fond solide de science religieuse.

Ce savoir, que nous aurons payé de nos labeurs, sera la boussole qui guidera notre marche à travers l'océan de ce monde et qui nous conduira au port du salut.

JOSEPH VERSCHULDEN-

Il n'est rien dans la nature qui ne loue le créateur ; pour Lui la fleur exhale un parfum délicieux, l'oiseau chante dans l'air, pour Lui pense, parle et combat l'homme qui vit de son esprit. En ces temps de déchéance morale il fait bon voir un de ces hommes. Nous avons en ce bonheur l'autre jour en voyant Monsieur Routhier. Heureux d'être sous le toit de notre *Alma Mater* qui est la sienne aussi, notre hôte distingué prononça un dis-

cours plein du parfum de sa foi vive et des plus fortes vérités. J'aimais à le voir stigmatiser l'erreur sans faiblesse et célébrer, le vrai, le beau, et le bon.

Il combattait le bon combat et m'apprenait à faire comme lui. Dieu veuille m'en donner la force !

ERNEST E. LAUZON.

Je l'ai vu enfin, et je l'ai entendu parler l'écrivain, le poète et l'orateur canadien ; mes yeux se sont satisfaits en regardant cette figure pleine de noblesse et de dignité, ces cheveux blanchis au travail pour Dieu et la patrie, et mon âme aussi dans tout cet homme a vu quelque chose de grand. J'ai compris une fois de plus que pour devenir homme distingué et fidèle serviteur de la patrie, il faut le travail et l'amour de Dieu ; il faut mêler Dieu à toutes les actions de sa vie, comme l'a fait Monsieur le Juge Routhier.

JOS. MIGNAULT.

...La présence au milieu de nous de ce frère aîné devenu une de nos gloires nationales, me faisait songer. Car après tout, me disais-je, il fut écolier comme nous, il est passé par où nous passons ; comment se fait-il qu'il soit devenu celui que nous admirons aujourd'hui ? C'est qu'il a fait fructifier par un travail constant tous les talents que le ciel lui a confiés ; ce que, hélas ! nous ne faisons pas toujours. Et plus j'y songe, plus je suis convaincu d'avoir trouvé là son secret. Plaise au ciel que j'aie la force d'en user ! non pas que je prétende arriver si haut, mais au moins, il me semble toujours que je puis le suivre de loin.

ANDRÉ FAUTEUX.

Ces jours derniers je rencontraï un paroissien qui avait entendu parler Monsieur Routhier dimanche soir. Son éloquence, me dit-il, m'a charmé ; mais ce que j'ai admiré pardessus tout en lui, c'est qu'il est vraiment catholique. Que c'est beau de voir un homme de son rang, aussi religieux."

C'est là le trait qui a frappé tous ceux qui ont entendu Monsieur Routhier, et qui m'a moi même le plus impressionné. Aujourd'hui on craint, pour ainsi dire,

parmi la classe dirigeante de proclamer ses principes, de témoigner de sa foi de catholique. Plusieurs même, hélas ! ont renié leur religion. Cette pensée nous attriste, nous enfants de l'Eglise. Mais quelle joie d'entendre un homme haut placé comme Monsieur Routhier, nous parler de Dieu, de la religion ! Sa conviction nous entraîne et donne du courage

Nous qui sommes à la veille de lever l'ancre de notre nacelle retenue depuis bientôt huit années aux rivages bénis de notre *Alma-Mater*, pour nous lancer sur la mer du monde, nous désespérons d'atteindre les rives fleuries de la littérature et de l'éloquence où cet homme a abordé ; nous ne nous en sentons pas la force. Mais au moins nous pouvons lui ressembler comme catholiques, si nous ouvrons notre voile au souffle de la foi, et prenons pour guide la divine boussole.

J. A. JULIEN.

En voyant M. Routhier nous montrer les désastreuses conséquences où en est venue la France avec une éducation sans Dieu, une pensée me vint. Mon pays aussi est menacé : il traverse une crise religieuse. Il est des gens imbus des principes les plus faux, des chrétiens de nom, des fils dénaturés, des ingrats, qui osent s'attaquer à l'autorité de l'Eglise, leur mère ; qui vont jusqu'à dénigrer, vilipender son clergé ; que dis-je, qui ne craignent pas d'afficher publiquement leur impiété par la voie de la presse, en un mot, de pousser leurs frères dans une voie fatale. Qui pourra conjurer le péril qui nous menace me disais-je avec tristesse?... Une autre pensée me vint tout à coup : s'il est des disciples de Voltaire et de Rousseau qui veulent pousser le peuple vers l'abîme, il en est d'autres pour lui rappeler ses obligations ; le retenir sur la pente des nouveautés dangereuses. Ceux-là sont de vrais patriotes. de grands chrétiens. Et M. Routhier est un de ces hommes dévoués à la patrie, ne faisant pas seulement de beaux discours, mais prêchant d'exemple un de ces glorieux défenseurs de nos meilleurs intérêts.

H. LONGPRÉ.

Il est un livre sublime entre tous : c'est l'Écriture Sainte. Il y a là une source d'inspiration non seulement

pour l'orateur sacré mais aussi pour l'orateur profane. Là notre âme si inclinée aux choses vulgaires et matérielles trouve un moyen d'élever ses pensées et de leur donner un éclat que les beaux discours de Demosthènes et de Cicéron n'eurent jamais. Monsieur le Juge Routhier, sait puiser à cette source. et souvent dans son livre intitulé : "Discours et Conférences" nous le voyons emprunter des idées à la Bible. Dans son discours, de dimanche dernier, quel éclat, quelle force n'a-t-il pas donnée à cette pensée qu'il faut illuminer notre intelligence, en la rapprochant du "Fiat lux" prononcé par Dieu lui-même. Dans ce discours nous pouvions voir cet homme éminent à l'âme tendre et chrétienne, aux larges vues, orateur poète, électrisant nos jeunes âmes et leur imprimant un nouvel élan généreux vers la science et la prière.

CONRAD CHAUMONT.

C'était samedi soir, 14 avril. N'ayant pu aller prendre mon repos en même temps que les autres élèves, je retardai plus d'une heure.

Passant devant la chapelle je me dis : Allons saluer Notre Seigneur avant de nous mettre au lit.

Une demi obscurité régnait dans le lieu saint. Seule la lampe du sanctuaire brillait d'une lueur rougeâtre.

Je me prosternai pour faire un acte d'adoration, mais en relevant la tête, je vis au pied des tabernacles, dans un maintien respectueux, profondément recueilli, un homme agenouillé et priant avec ferveur. Il semblait tout absorbé dans sa prière. Cet homme était Monsieur le Juge Routhier. Ce n'était plus l'orateur ni le poète mais le chrétien que j'avais devant les yeux.

J. H. MORIN.

Nous avons entendu, l'autre jour, Monsieur le Juge Routhier.

Quel langage facile, précis, impressionnant ! Le cœur parle au cœur ; son âme, s'élevant sans cesse au-dessus des choses terrestres, sait reconnaître en Dieu le principe comme la fin de toutes choses.

Il parle religion, patriotisme, vertu, travail ; mêlant à

ses exhortations et à ses conseils, une telle expression de l'âme qu'il nous entraîne vers le bien qu'il a en vue.

“ Oui, chers Amis, dit-il, la patrie demande des hommes vertueux, instruits, domptés au joug d'un travail constant et énergique. Ne craignez point les labeurs ; seul le travail ardu et soutenu conduit à la science. C'est lui, et non seulement le talent, qui fait l'homme savant.”

Mais, cette science, selon les conseils et l'exemple de Monsieur le Juge, nous ne la trouverons pas, au milieu des ténèbres. L'illumination du soleil infini nous est indispensable ; et cette lumière, nous l'aurons par l'amour de la piété, par la pratique constante des vertus. “ Science et vertu, exprimait-il avec force, s'il vous plaît, ne séparez jamais ces deux choses.

Nous aimerons donc le travail, nous aimerons la vertu ; car l'orateur Canadien nous y entraîne plus encore par son exemple que par sa parole.

B. GAUDET.

Reponse a M. J. B. Proulx

Monsieur,

Je m'empresse de répondre à la lettre que vous m'avez adressée dans les ANNALES, livraison de décembre. C'est un empressement assez lent, aussi il est calme, réfléchi. Vous le concéderez, je n'agis pas sous l'émotion du premier moment.

Votre lettre est flatteuse, trop flatteuse et je devrais vous offrir mes remerciements ; mais en même temps, elle me pose des problèmes dont la solution demande pour mon honneur d'historien et d'autre chose, des combinaisons que j'ai dû mûrir.

D'abord votre missive respire un parfum d'antiquité qui me charme puisqu'elle me reporte à mes années d'écolier. alors que j'avais le plaisir d'étudier le latin, le grec, la littérature sous des maîtres qui, tout en nous forçant à travailler savaient faire goûter leur enseignement, et qui, en supportant nos grandes misères avaient

le don de faire oublier leurs petits défauts, ce que je considère comme un grand art. Cette année de rhétorique ! je ne saurais en perdre le souvenir. Maintes fois, je me représente la classe avec toutes les figures de mes confrères : les physionomies sont là vivantes devant mes yeux. Les bancs ont été rangés le long des murs, de sorte que le milieu est libre ; ce qui donne à la salle une certaine ampleur apparente ; à l'extrémité, au-dessous du grand crucifix en plâtre, le petit pupitre bleu où les professeurs venaient s'asseoir à tour de rôle : M. Nantel, au visage épanoui, les bras chargés de livre, M. LaRocque, frappant ferme le parquet de son talon, M. Proulx, la tête basse, les oreilles un peu enfoncées dans la chevelure toujours longue, les lèvres continuant une pensée ou une phrase commencée dans sa chambre ; pour l'anglais, M. Kavanagh, à la figure douce et aux joues si roses. Celui là qu'est-il devenu ? Il devait nous être arrivé du Canada supérieur. Ces messieurs, comme de vrais moines, prêchaient chacun pour son couvent. J'étais étonné de voir comment ils arrivaient, sans mentir, à nous prouver que la médecine de l'un l'emportait sur toutes les autres pour guérir notre plaie commune, l'ignorance. Au bout de la classe, près de la fenêtre, à droite du professeur, j'aperçois encore Julien Doucet que nous appelions le vieux garçon, rude travailleur, qui, à l'heure du grec, dans l'après-midi, ne pouvait s'empêcher de sommeiller, principalement dans les jours de jeûne. A l'autre extrémité, dans le coin, derrière la porte, place du publicain en un mot, habitaient, faisant assez bon ménage, deux jeunes gens qui étaient voisins depuis leur syntaxe, William Watts et un autre, *Arcades ambo*, Nisus et Euryale, Castor et Pollux, comme vous voudrez, avec le grain de sel de la sagesse en plus. J'ai là sur la langue ou plutôt de ma plume une anecdote qui me taquine. Ah ! si je ne craignais de rouvrir la porte à d'autres souvenirs moins flatteurs, je la risquerais. N'importe ! la voici : —

Ces deux amis, qui ne vivaient point au Monomopotapa, avaient reçu non le don des langues, mais un peu du caquet de leur mère. Plusieurs fois la monition était

tombée sur la tête, même avec accompagnement de ces quarts d'heure de silence dont nos maîtres n'étaient pas si parcimonieux que ceux d'aujourd'hui. A la fin de l'année, aux approches du baccalauréat, alors que la chaleur et les maringouins déliaient davantage les langues, mes deux sages étaient plus fatigants qu'à l'ordinaire, ou le professeur de latin que vous connaissez, avait les nerfs plus sensibles. Celui ci se rejette en arrière dans son fauteuil et s'écrie : " Enfin, je l'ai trouvé, le moyen ! — Quel moyen ? — de morigéner Watts et son voisin. — Quel est donc ce moyen merveilleux qui vous fait répéter avec enthousiasme comme Archimède : " Eureka ". — C'est de les séparer."

Cela venait après huit mois de patience et provoqua votre rire et le nôtre. Mais les coupables invoquèrent l'ancienneté de leur voisinage, des habitudes vieilles, une prescription de six ans. Bref, vous vous laissâtes toucher, n'ayant pu résister à une argumentation si serrée, accompagnée de promesses sincères qui tinrent bel et bien toute la journée du lendemain qui était un grand congé.

Ces temps sont loin, ils ont fui. Parmi les six noms que vous avez rappelés, trois ne sont plus, Watts, Lonergan, Trudel ; je pourrais ajouter Joubert et Cordier, il est vrai que ce dernier nous avait laissés en seconde.

J'ai dit que votre communication présente un cachet d'antiquité. En effet, vous remontez encore plus loin et vous allez découvrir dans vos vieilles paperasses presque un billet doux... souvenir d'antan ! Alors, il me semble que je sors de la poussière, à l'instar des momies égyptiennes. Ce qui me console, c'est que vous me ramenez à la lumière avec des allures plus que juvéniles, avec l'air et le langage de l'enfant. Avez-vous eu tort ? Je ne veux pas vous jeter la pierre.

Vous faites allusion à la traduction d'un vers de Virgile. Il me semble vous voir sourire en soulignant cette phrase et ce sourire a quelque chose de narquois, d'une fine ironie. Sans nommer l'auteur, vous le désignez comme l'un des forts de la classe, et vous renvoyez vos lecteurs à Sim pour plus amples informations. Je dois

vous dire que je connais passablement Sim. J'ai vécu passablement dans son intimité. Je l'ai interrogé. Au premier abord, Sim n'était guère à son aise pour répondre à votre question qui l'a pris un peu par surprise. — Diable de professeur ! venir après vingt huit ans remettre ses élèves sur la sellette... et devant le public, ma foi !

Mais que trouve-t-il donc de si drôle dans cette traduction ? Il y avait évidemment dans l'auteur une erreur de typographie. Cet élève n'a pas pris *lecto* pour *lecto*, comme le suppose l'abbé Proulx, non, mais il a cru que dans le travail d'impression, une lettre avait été omise et il l'a corrigé, comme l'aurait fait tout autre bon correcteur d'épreuves. Car sincèrement, pouvait-il s'imaginer qu'un écrivain intelligent, surtout Virgile, — que notre professeur de latin trouvait beau, admirable de toutes manières ; aussi, lorsqu'il le lisait pour nous en faire apprécier la valeur littéraire, ses narines se dilataient, ses lèvres frémissaient, tout son être frissonnait — pouvait il s'imaginer, je répète, que Virgile aurait écrit, aurait voulu écrire qu'il fallait tuer trois fois un homme afin de le faire mourir une fois ? N'était-il pas plus simple de croire qu'il fallait d'abord renverser le géant et comme le monstre était grand, qu'il couvrait trois lits de son immense charpente ? C'est ainsi qu'il fallait ajouter une couchette à une autre, lorsque le bon M. Charlebois devait reposer dans les petits lits de son cher ami, le petit curé de la Gatineau ; voilà qui a du bon sens.

Après quelques instants d'un silence embarrassé, Sim ajouta qu'on pourrait nier le fait et il continua : "Ce n'est pas prudent, je connais mon homme, il a toujours des documents en mains. Rien ne se perd chez lui. Que sais je ? il a peut-être un papier signé de ma griffe, il était jadis amateur de billets *autographes*.

Pour expliquer cette singulière méprise, on pourrait encore invoquer une distraction, une absence de mémoire... Tiens, tiens, chez nous on était pauvre, mais on détalait de bonne heure. Je pique au plus court, pour l'information de vos lecteurs, M. l'ancien professeur, et

pour satisfaire votre malice, je vous crie comme Nisus, dans l'Enéïde :

Me, me, adsum qui feci.

De grâce, n'y revenez pas trop vite.

Jetons ici un petit pont et passons au point important

Dans mes *Souvenirs du 4 novembre 1864*, j'ai commis une erreur qui vous regarde. Vous ne demandez pas une rectification, c'est que vous devinez bien que je me hâterais de rétablir les faits aussitôt que les souvenirs des autres viendraient corriger les miens. Que ma mémoire fasse défaut, cela ne me surprend pas et ne doit surprendre personne. Je suis prêt à tout rectifier ; je veux seulement provoquer les autres à écrire sur ce passé de Ste-Thérèse, afin de refaire l'histoire de ces années qui ne sont pas loin, mais pour lesquelles nous n'avons plus d'archives.

Je parlais d'une époque que j'ai vue enfant, je n'étais pas même alors dans la salle des grands, encore moins académicien. Faut-il s'étonner si j'ai erré sur un point, lorsque le fondateur de l'Académie, qui en était le directeur n'a pu me mettre sur la voie ? Il y avait une chose qui l'intriguait, un reste de conviction que vous aviez été à la tête de notre société, et comme tel, que vous présidiez la séance du 4 novembre 1864. Mais je détruisais cette conviction en rappelant que j'avais été élu académicien cette même année scolaire 1864-65 ; que le président était bien Paul LaRocque, puisque c'est à lui que j'avais adressé ma supplique et que j'en avais reçu la réponse suivante. Je cite ce document d'une belle simplicité, mais qui montre le sérieux avec lequel nous agissions alors. Il n'y a pas de date, mais j'ai prononcé mon discours de réception le 21 avril 1865, par conséquent cette lettre a dû être écrite dans la première quinzaine de ce mois.

Monsieur,

Une indisposition quelque peu prolongée m'a empêché de répondre plus tôt à votre lettre. Aujourd'hui que mon cerveau est devenu plus libre, je me hâte de vous dire le plaisir que m'a causé votre deman-

de et m'empresse de vous exprimer ma reconnaissance pour l'estime que vous portez à l'Académie St-Charles, estime si bien prouvée par les efforts généreux que vous avez faits pour obtenir une place parmi ses membres. Vous craignez d'être téméraire en faisant connaître le désir que vous avez d'occuper un des sièges vacants de l'Académie ; cette crainte, je me l'explique facilement ; en effet, c'est le propre des courages ardents de croire n'avoir jamais mérité un honneur. Mais si je considère les pages du cahier d'honneur de votre classe les travaux que j'y vois inscrits sous votre signature me font immédiatement conclure que votre prétendue témérité est très louable, car elle aura, je n'en doute pas, d'heureux résultats et pour l'Académie St-Charles et pour vous-même. C'est pourquoi, mon cher ami, je vous en félicite de tout cœur. Votre demande sera donc prise en considération le plus tôt possible, et sous peu de jours, je pourrai vous faire connaître le jugement de l'Académie.

En attendant, dormez tranquille ! Je puis vous certifier d'avance que la sentence vous sera favorable.

Veillez me croire, monsieur,

Votre très humble serviteur,

PAUL LAROCQUE,

Président de l'Académie St-Charles.

Un mot de votre part explique tout, met d'accord les souvenirs de M. Nantel et les miens, tant il est vrai que dans la vérité on trouve toujours et vite l'unité et la paix.

Vous avez donc été nommé le zème président de l'Académie. Maintenant je me rappelle que la maladie vous a bientôt forcé à quitter le collège, que vous avez fait un long séjour dans le bas du fleuve où vous n'avez pas tardé à passer pour un noble de souche nouvelle, vous faisant adresser vos lettres au nom de "Monsieur de Ste-Flavie de Rimouski." Après votre départ, Paul LaRocque fut élu pour vous remplacer ; ainsi, dans une seule année, l'Académie a eu deux présidents.

Cette erreur, que je suis heureux de corriger, n'est

point petite, toute petite, comme vous vous plaisez à le répéter, sans le croire, peut-être. Pour moi, elle est capitale, c'est comme si j'avais omis dans l'histoire d'une dynastie, un grand prince dont le règne aurait été court.

Non, monsieur le vice-recteur, je n'avais pas fait appel à toute mon habileté d'inventeur pour combiner un plan savant, dans le but d'ériger à l'Académie un piédestal glorieux. Vous n'avez en rien détruit mes belles illusions ni dérangé mes flatteuses dispositions. Maintenant, je vous avertis, je fais sérieusement mes combinaisons et c'est avec préméditation que je reprends la nomenclature des premiers présidents. Vous allez voir comme tout s'arrange admirablement sans effort.

Premier président : Mgr N. Z. Lorrain ;

Deuxième président : Mgr J. B. Proulx (style des gazettes) ;

Troisième président : Mgr P. LaRocque.

Ce n'est pas plus malin que cela. Suis-je bien dans le vrai, cette fois, soit pour l'ordre, soit pour les qualificatifs ? S'il y a lieu, je suis *bon encore* pour une rectification.

Parlant de votre élévation au poste de président, vous en êtes encore à vous demander comment votre nom a pu sortir triomphant de l'urne électorale ; pour vous, c'est encore un mystère. Vous en demandez l'explication à votre très humble serviteur, lorsqu'il jugera à propos de donner le nom du zème président et celui de l'illustre traducteur de Virgile. J'ai satisfait votre curiosité sur ces deux derniers chefs, pourquoi ne pas continuer à vous être agréable ? Je l'ai été si peu lorsque vous aviez le droit de m'interroger et que de mon banc, j'avais le devoir de répondre ; ce sera une compensation. Ma réponse sera d'un philosophe au moins quant à la forme, quelque chose comme les entretiens de Socrate mourant avec ses disciples.

D'abord je répondrai, après Louis Veillot, que les nations ont les princes que leur ont mérité leur bonne ou leur mauvaise conduite. Il en est de même pour les sociétés particulières. On pourrait être plus vrai en affirmant que la trop grande perfection des chefs pèse au

cœur du peuple roi qui nomme ses guides exemple, Aristide, banni parce que les citoyens étaient fatigués de l'entendre appeler "le juste."

Alors Paul LaRocque annonçait peut-être trop de perfections lorsque les Académiciens le comparaient à eux-mêmes. Il n'en était pas ainsi de vous, s'il faut ajouter foi à ces litanies de qualités que vous énumérez avec tant de complaisance : "un élève un peu espiègle, joliment inaussade, pas mal tenace, etc., entre nous, vous me paraissez vous connaître. Si la modestie ne vous avait arrêté, vous auriez pu continuer ; pour vous, j'ajoute que vous n'étiez pas mauvais mais doux comme du miel sauvage. Depuis avez-vous fait des progrès dans la mansuétude ? Je puis bien répondre à vos demandes par d'autres questions — d'autant plus que je n'attends pas de réponse, car je sais que vous avez grondé en douceur comme en tout le reste — ce qui prouve que l'ère des François de Sales n'est pas épuisée sur cette terre. Maintenant je vous présente mon salut et mon respect.

Que l'air embaumé de la Californie, que les brises attiédies de l'Océan Pacifique vous soient favorables, vous donnent la santé, la force et la gaieté.

S. ROULEAU, Ptre.

PETITE CHRONIQUE

Fête de S. Joseph — Fête remise n'est pas toujours fête omise. Cette année, la St-Joseph, pour avoir été renvoyée au 4 avril, n'en a pas été moins goûtée. Ce jour-là, nous avons eu le grand congé traditionnel en l'honneur de M. le Directeur. Il fut beau et bien rempli.

A MM. les rhétoriciens incombaient les frais de la fête littéraire. Cette tâche leur fut d'un double plaisir puisqu'en rendant hommage au protecteur du Séminaire et à M. le directeur, ils honoraient saint Jean Chrysostôme. Car eux aussi avaient attendu ce jour pour chômer, afin, je suppose, de ne pas s'attirer le reproche

“qu'on nous ruine en fêtes.” Ils se sont fort bien tiré d'affaire et nous les en félicitons. Poésie, tragédie, comédie, rien ne manqua.

L'on vit donc, ce soir-là, J. Drouin qui nous paraît parfois, presque toujours, même, un peu froid, laisser parler son cœur. Dans une petite poésie à l'adresse du patron de l'éloquence, il nous montra qu'il savait trouver à propos des accents sympathiques pour la véritable gloire.

Du langage du cœur nous passons à une querelle domestique à propos de grammaire. La saynète fut bien rendue ; le pédagogue A. S. mérite une bonne note pour sa bonhomie et son attachement sincère ou feint pour ce jour là, à la correction grammaticale.

Soyons sérieux maintenant ; c'est Corneille qui va se faire entendre par la bouche de nos confrères. Mais auparavant A. Papineau et A. Taillefer nous donnent une idée : l'un de la vie du grand Corneille, l'autre de sa tragédie “Polyeucte.” Car c'est un extrait de cette œuvre sublime qui doit être offert à notre admiration.

Voilà donc nos acteurs en scène. L'inflexible Néarque nous étonne dès ses premières paroles. L'esprit et le cœur se sentent monter. Quel héroïsme et quelle grandeur dans tout ce qu'il dit. Toujours il immole la passion au devoir. Polyeucte en est ébranlé ; il se sent ébranlé ; il se sent entraîner irrésistiblement vers la foi qui anime Néarque ; enfin, il n'hésite plus, il se fait chrétien, chrétien jusqu'au martyr. Oui, tout cela nous ravit.

Comme il est un temps pour pleurer et pour admirer, il en est un pour se dérider. D'ailleurs le sérieux ne tient plus devant l'Alceste du “Misanthrope” de Molière. Ce pauvre Alceste, qu'il est malin, qu'il est même étourdi parfois ! qu'importe il nous fait rire. C'est un véritable prodige que ce personnage. Jamais satisfait, il ne saurait rien admirer, pas même le sonnet le plus précieux ; et il entend rompre en visière avec le genre humain.

Nous vous remercions donc, MM. les rhétoriciens de nous avoir donné l'occasion d'admirer Polyeucte et de

nous avoir tant réjouis par la mise en scène du Misanthrope. Puissent tous ceux qui vous suivront rester fidèles aux traditions classiques !

ANDRÉ FAUTEUX, Philosophie.

A SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Les chérubins avaient suspendu leur prière ;
Et Dieu plus tendrement souriait à la terre :
Une âme pour le ciel y prenait son essor.
Un ange la portait avec son aile d'or,
Et des milliers d'esprits. procession ardente,
Montaient à ses côtés, couronne éblouissante !

Quel est donc cet élu dont s'émeut tout le ciel ?
Écoutons le gardien chargé de le conduire
Quand sur terre il vivait, vêtu d'un corps mortel :
Il connaît ses vertus, il va nous les redire.

“ Je t'ai vu, disait l'ange, aux confins du désert,
Nourri d'un peu de pain, d'un vil haillon couvert ;
J'ai vu tes bons combats, compté tes sacrifices.
Pour te récompenser, Dieu te donna sa paix ;
Mais pour qui le sert bien, il ne compte jamais :
Ta place est préparée au séjour de délices.

Prêtre, à l'infortuné tu fus compatissant.
Antioche pleurait : repentir impuissant !
La mort des citoyens doit laver leur offense....
Tu consoles leur peine, obtiens pardon pour eux.
Le Dieu que tu servais dans tous ces malheureux
Veut au ciel pour toujours être ta récompense.

Plus tard, dans la cité du pieux Constantin.
Horreur ! le vice impur régnait en souverain ;
On courait à l'abîme en immense colonne.
Tu sauvas de la mort ce flot d'infortunés,
Tu ramenais vers Dieu ces pêcheurs égarés :
Monte au ciel, ils y sont : ils seront ta couronne.

Tu souffris, pour ton Dieu, l'exil toujours amer.
Les peines du voyage et les froids de l'hiver ;
La noire ingratitude avec la calomnie

Sur ton âme à l'envi déversèrent leur fiel...."
 Tu conquies le martyr. Il est temps, monte au ciel....
 Tels étaient les accents de la sainte patrie.

A te glorifier, grand saint Dieu s'est complu :
 Plus brillant que l'aurore, au ciel ton front rayonne ;
 Sur ta tête est posée une blanche couronne :
 C'est l'auréole de l'élu.

Si descendant plus bas, j'interroge l'église,
 Je découvre à ton nom une noble splendeur
 Qui le rend glorieux, pour jamais l'éternise :
 L'auréole du confesseur.

Au collège, de tous ta mémoire est bénie ;
 Et le rhétoricien, admirant son patron,
 Met ce qu'il a de force à célébrer ton nom :
 C'est l'auréole du génie.

JOSEPH DROUIN.

15 avril, *Visite de M. le Juge Routhier*. — Tout un jour, un dimanche, passé sous le toit de l'*Aïma Mater*, au foyer de la famille, sous les doux rayons du soleil d'antan, *Ecce quam bonum...!*

Grand congé, 15 avril — Aujourd'hui, mardi, jour plein de soleil, température de juillet, n'était une légère brise rafraichissante du nord-est, qui nous vient de Québec comme pour nous rappeler que nous prenons congé en l'honneur de M. le juge Routhier, et grâce aux aimables instances de Madame Routhier qui sait si bien comment on fait plaisir aux écoliers vieux et jeunes, grands et petits.

Les élèves commencent par donner un air de fête à leurs cours, à les rendre nettes et propres, puis voguent le ballon, le jeu de paume, la balle, le bâton... à cœur joie toute la journée ! Quelques professeurs se mettent en frais, eux, de pousser une pointe à l'île du Séminaire. La pauvre chère île, c'est la première fois qu'on y aborde, cette année. Notons, *ad rei memoriam* qu'une résolution importante a été prise là, sur les lieux mêmes. Quoi donc ? y bâtir une maison de plaisance,

un pavillon superbe, un cottage gentil? Non pas. Mais l'*Etoile*, notre chaloupe mignonne, don cher du regretté M. Damien Graton, bateau qui n'est pas à vapeur mais qui a des roues tout comme, sera désormais manœuvrée, ô fatalité du progrès, par une vulgaire paire de rames et l'aviron "qui nous monte, qui nous mène"... Oh! arriérés, peut-être, mais pratiques avant tout, nos hommes!

Nuit d'orage, 20 avril. — Ah oui, vraiment, nuit d'orage que celle du 20 avril 1894! Qui ne l'a pas entendu, cette nuit-là, le terrible tonnerre et son sourd grondement, déchirant la nue, éclatant soudain, faisant gémir et frissonner le toit qui nous abrite, produisant des décharges semblables à des faisceaux de pétards (sic) se communiquant l'étincelle qui les fait détoner? Il était onze heures. Comme dirait Virgile :

Tempus erat quo prima quies mortalibus aegris

Incipit et dono divum gratissima scripit.

On ne peut donner d'autre raison pourquoi certains mortels (*mortalibus aegris*) sont demeurés alors impassibles, que dis-je, n'en ont que mieux ronflé.

Heureusement beaucoup d'autres ont prêté l'oreille, dormi les yeux ouverts, vu même et peut-être plus qu'ils ne devaient. N'est-il pas étrange en effet, qu'au moment où les éclairs faisaient rage sur nos têtes, on ait aperçu soudain les lampes électriques, bien que soustraites au courant *éthéréen*, se ranimer tout-à-coup et ouvrir tout grand leur œil, lancer un regard étincelant puis cacher en menaçant leur prunelle rouge-sang... Hélas! hélas! qu'adviendra-t-il après? O pends-toi... j'allais dire *Jupiter tonnant* du vieux monde païen. Mais pardon, soyons sérieux plutôt, et disons que ces terribles orages de la nature qui nous font trembler, doivent nous faire aussi songer à ces foudres vengeresses dont Dieu, selon la pensée de L. Veuillot, renverse parfois ce que la folie humaine refuse de changer et d'améliorer.

Pauvre chien! — Castor est mort de mort violente sur une terre étrangère.

Épais, très épais fut le génie de ce chien fauve, pesant

de graisse. Nonobstant un long et intime commerce avec MM. les académiciens, l'esprit de Castor ne se passe pas d'ouverture. L'animal mal léché emporta à Styrôme (c'est là qu'il fut exilé) son indocile rusticité. Le malotru se signalait chaque jour davantage par ces grossièretés. Dirai-je toute son insolence :

Enfin, jusques au front des gens
 Qu'étreignaient ses embrassements,
 Castor portait sans gentillesse
 Et son baiser et sa caresse.

Les citadins qui aiment les façons aristocratiques et qui, avec raison, se piquent de savoir-vivre, firent entendre des plaintes amères contre ces accolades incongrues. Finalement la rumeur du peuple mécontent irrita l'orgueil du maître. Mû d'impatience, ce maître épaula son fusil et fit feu... Castor tomba foudroyé, et son ombre désolée descendit en lambeaux aux rivages de Styx

Et son nom trop funeste
 Lors fut enseveli
 Dans les flots de l'oubli
 Du Léthé qu'on déteste.
 Ma muse à le chanter s'inspirant,
 De prose et de vers forma ce chant

CYNOPHILE

De passage à Ste-Thérèse — Samedi, le 28 avril, Sa Grandeur l'archevêque d'Ottawa, en tournée pour St-Agathe des Monts est venue prendre le dîner au séminaire et passer le reste de la journée avec nous.

Avant le départ du train, Monseigneur a bien voulu accepter l'invitation de présider à la lecture des *de conduite* pour le mois d'avril. M. le Supérieur en prit l'occasion pour remercier Sa Grandeur de la bienveillance qu'elle nous témoignait en cette circonstance et du vif intérêt qu'elle porte à notre œuvre de l'éducation de la jeunesse. Monseigneur nous redit son bonheur de revoir Ste-Thérèse et de retrouver fidèles à leur poste les professeurs et élèves. Le dévouement des uns et la docilité des autres lui font espérer que d'ici, comme d'ici,

collèges de la province, sortira cette jeunesse
vigilante et instruite destinée à défendre les droits de
l'Église et l'honneur de notre nationalité. Au temps où
nous vivons, il nous faut nécessairement avoir cette
courage au cœur. Or, sachez, dit-il, que les évêques
ne fondent pas ailleurs que sur nos collèges catho-
liques. A vous donc, messieurs, d'être bien dociles aux
conseils que vous recevrez dans cette maison, afin de de-
venir et être toujours ces hommes revêtus de la triple
couronne de la foi, du patriotisme et du savoir : puisqu'il
vous faudra lutter longtemps et avec persévérance con-
tre l'incrédulité et cette marée montante du fanatisme
anti-catholique qui non seulement nous menace mais
nous envahit.

Notes de conduite pour le mois d'Avril

PARFAITEMENT BIEN.

A. Benoit, A. Ethier, J. Forget, A. Ouimet, S. Guil-
lot, D. Chaumont, A. Langlois, O. Boyer, E. Longpré,
Desroches, O. Lalonde, A. Messier, G. Piché, E.
Arret, A. Boucher, P. Leblanc, D. Pilon, A. Sigouin,
Joachim.

TRÈS BIEN

A. Cadieux, P. Desrochers, S. Gascon, A. Geoffrion,
Lapointe, H. Latour, O. Lorrain, J. Mignault, C.
Graton, P. Roy, O. Rochon, A. Chauret, J. Drouin,
Joannet, U. Labelle, C. Lacasse, L. Lapointe, A.
Dubeau, A. Archambault, M. Brunet, A. Clairoux,
Dubois, L. Samoisette, E. Deslauriers, L. Dubois,
Graton, J. Labelle, P. E. Rochon, S. Cloutier, A.
Petry, L. Groulx, W. Kennedy, F. Laurendeau, C.
Lapointe, L. Bélanger, A. Bonnette, E. Coursol, Z. Fi-
gini, E. Labelle, J. Ouimet, J. B. Adam, U. Beau-
temps, A. Bélisle, E. Boucher, G. Desjardins, Z. Des-
rochers, E. Desroches, R. Dubois, A. Nepveu, A. Pou-
lin, L. Proulx, L. Gauthier, W. Lacroix, A. Legault,
Poirier.

PRESQUE TRÈS BIEN

C. Chaumont, B. Gaudet, A. Julien, A. Lacroix, A. Laplante, V. Léonard, A. Savignac, J. Verschelden, A. Sauvé, J. Barsalou, J. Delamothe, E. Gauthier, Alex. Graton, F. D. Bastien, Ant. Gauthier, J. Pagé, J. St-Jacques, A. Ste-Marie, W. Ste-Marie, Z. Thérien, E. N. Boileau, C. Breton, U. Demers, J. Filiatrault, J. Fillion, A. Francœur, Z. Potvin, J. B. Bertrant, E. Carrière, J. Gauthier, D. Lalande, A. Leclair, J. M. Leclair, Jacques Delamothe, J. Guenette, J. Kimpton, J. Lonergan, S. Ouimet, U. Bastien, A. Desjardins, A. Jerry, S. Lefebvre, H. Lonergan, R. Meunier, A. Normandin, A. Papineau, C. Simpson, J. Théoret, S. Vallée, J. Carey, C. Desjardins, D. Dorais, S. Pageau, U. Brunet, J. Landry, G. Lonergan.

PREMIERS DE SEMAINE

PHILOSOPHIE

Psychologie.—1ers. A. Geoffrion, J. Forget, J. St-Amour, H. Latour, E. Lauzon, J. Verschelden, A. Savignac ; 2e. B. Gaudet.

Mathématiques.—1ers. S. Gascon et A. Laplante ; 2e. A. Savignac ; 3es J. Forget, C. E. Marchand et P. Desrochers.

Cosmographie.—1er A. Savignac ; 2 J. St-Amour ; 3e C. E. Marchand, ; 4es A. Nantel et O. Rochon.

RHÉTORIQUE.

Composition française.—1er C. Lacasse ; 2es J. Drouin et A. Fortier ; 3e J. de Lamothe ; 4e A. Papineau.

Composition latine.—1er A. Sauriol ; 2e J. Drouin ; 3e C. Lacasse ; 4e V. Joannet.

Version grecque.—1er J. Drouin ; 2e C. Lacasse ; 3e A. Sauriol ; 4e A. Papineau.

Anglais.—1er J. Barsalou ; 2e J. Drouin ; 3e A. Papineau ; 4e C. Lacasse, J. de Lamothe et A. Fortier.

SECONDE.

Composition française.—1er T. Morin ; 2e V. Rhéaume ; 3e W. Ste-Marie ; 4e F. Corbeil.

Thème latin.—1er C. Lafortune ; 2e Arth. Gauthier ; 3e T. Samoïsette ; 4es W. Ste-Marie et Al. Ste Marie.

Version latine.—1er Arth. Gauthier ; 2e C. Lafortune ; 3e T. Morin ; 4e V. Rhéaume.

Anglais.—1er E. Saucier ; 2e J. St Jacques ; 3e N. Boileau ; 4e Arth. Gauthier.

TROISIÈME.

Rédaction française.—1er C. Breton ; 2e A. Langlois ; 3e Z. Potvin ; 4e P. E. Rochon.

Version grecque.—1er A. Langlois ; 2e J. Filiatrault ; 3e C. Breton et U. Demers ; 4e L. Dubois.

Version latine.—1er P. E. Rochon ; 2e A. Langlois ; 3. J. Filiatrault ; 4es A. Boileau et J. Filion.

Anglais.—1ers A. Langlois et J. Filion ; 2e P. E. Rochon ; 3e C. Breton ; 4e A. Demers.

QUATRIÈME.

Thème latin.—1er A. Emery ; 2e S. Laferrière ; 3es L. Groulx et W. Kennedy ; 4es Z. Dupras et R. Lauzon.

Histoire ecclésiastique.—1ers L. Groulx et G. Rochon ; 2es W. Kennedy et F. Laurendeau ; 3es Hurtubise et O. Boyer ; 4e S. Laferrière.

Algèbre.—1er R. Lauzon ; 2. E. Coursol ; 3es L. Groulx, J. Hurtubise et J. Lavigreur ; 4es S. Laferrière, J. M. Leclair et O. Boyer.

Anglais—1er Laurendeau ; 2es S. Laferrière et W. Kennedy ; 3e J. Lavigreur ; 4es L. Groulx et E. Bernier.

CINQUIÈME.

Thème latin.—1ers L. Desjardins et E. Coursol ; 2e A. Chamberland ; 3e C. Cousineau ; 4e Duhamel.

Version latine.—1ers L. Cousineau ; 2e Z. Filion ; 3e C. Chamberland ; 4e A. Messier.

Histoire ecclésiastique.—L. Desjardins et E. Coursol ;

2^e A. Gauthier ; 3^e L. Cousineau ; 4^e A. Chamberland.
Géographie.—1^{er} J. Verchelden ; 2^e A. Desroches ;
 3^e A. Chamberland ; 4^{es} E. Bélaïr et A. Duhamel.

SIXIÈME.

Thème latin.—1^{er} A. Sigouin ; 2^{es} U. Beauchamp,
 A. Ouimet et D. Pilon ; 3^e E. Grenier ; 4^e A. Jarry.

Version latine.—1^{er} U. Beauchamp ; 2^e A. Ouimet ;
 3^e A. Sigouin ; 4^e J. Manseau.

Anglais.—1^{er} A. Sigouin ; 2^e U. Beauchamp ; 3^e W.
 Tarte ; 4^e J. B. Adam.

Géographie.—1^{ers} U. Beauchamp, A. Sigouin, J.
 Manseau et G. Boileau ; 2^{es} A. Clavelle et D. Pilon ;
 3^{es} S. Vallée et A. Ouimet ; 4^e A. Desjardins.

COURS PRATIQUE (1^{ère} div.).

Thème français.—1^{er} C. Desjardins ; 2^e A. Dion ; 3^e
 E. Cousineau ; 4^e S. Gauthier.

Arithmétique.—1^{re} C. Desjardins ; 2^e L. Porcheron ;
 3^e S. Gauthier et E. Cousineau.

Anglais.—1^{er} H. St-Didier ; 2^e L. Porcheron ; 3^e D.
 D. Dorais ; 4^e S. Gauthier.

COURS PRATIQUE (2^{me} div.).

Thème français.—1^{er} U. Massé ; 2^{es} U. Brunet et G.
 Lonergan ; 3^e L. Lavigneur.

Anglais.—1^{er} C. Curry et A. Joachim ; 3^e A. Lan-
 dry ; 4^e J. Simard.

Arithmétique.—1^{er} H. Paré ; 2^e N. Lacroix ; 3. J. Si-
 mard ; 4^e L. Lavigneur.

Les *Annales Térésiennes* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire Ste-Thérèse, ou chez M. J. M. Valois, libraire, 162^e rue Notre-Dame, Montréal.
